

Écriture et identité féminines. Giustiniana Wynne Orsini v. Rosenberg: Économie relationnelle et formation d'identité de femme auteur dans ses correspondances

ROTRAUD VON KULESSA

Abstract: The Anglo-Venetian Giustiniana Wynne, Countess of Rosenberg Orsini, best known for her novel *Les Morlaques* (1788), had epistolary relations with friends from the Veneto as well as across Europe and is therefore part of the network of the European Republic of Letters. Attached to her homeland, the Republic of Venice, and also a cosmopolitan, she took advantage of her personal network to develop an authorial identity. After a bio-bibliographical overview, I trace how a woman of letters created herself through the relational economy manifest in the letters addressed to William Beckford, Aurelio Bertola, and Elisabetta Mosconi.

Keywords: relational economy, Venice, cosmopolitanism, epistolary, identity, auctorial discourse, credit, friendship

1. *Giustiniana Wynne, Comtesse de Rosenberg. Un aperçu bio-bibliographique*

Giustiniana Wynne naît le 21 janvier 1737 à Venise, comme fille illégitime de Richard Wynne (1700-1751), gentilhomme britannique, et Anna Gazzini (1713-1780), une Vénitienne née dans l'île grecque de Levkas. Giustiniana (ou Justine) Wynne a passé à Venise son enfance, une période à propos de laquelle nous n'avons que peu d'informations. En 1751, l'année du décès de son père, dans la maison du consul anglais Joseph Smith,¹ bibliophile, mécène et grand ami de sa famille, elle fait la connaissance d'Andrea Memmo (1729-1793).² 'L'affaire vénitienne'³ est en effet illicite car la famille de Memmo, descendant de la haute noblesse vénitienne, ne permet pas une relation légitime avec Giustiniana, d'origine trop modeste. Sa mère, soucieuse de la réputation de sa fille, part donc, en octobre 1758, avec ses filles, pour un voyage à travers l'Europe qui les mène d'abord à Paris et ensuite à Londres. Durant tout le voyage, la jeune fille entretient un échange épistolaire avec son amant vénitien⁴ dans lequel elle lui raconte minutieusement ses rencontres avec de nombreux prétendants qui la courtisent de manière plus au moins polie et lui proposent soit leur protection soit le mariage, comme c'est le cas d'Alexandre La Riche de la Pouplinière (1693-1762). La famille du prétendant français s'oppose cependant à cette union. Casanova parle de Giustiniana dans ses *Mémoires* prétendant l'avoir aidé à résoudre le problème d'une grossesse, conséquence de sa liaison avec Memmo.⁵ Dans les lettres à son amant, elle ne se prononce pas au sujet de cet épisode et dans le chapitre intitulé 'Mes premiers voyages' de ses *Pièces morales*, elle dédramatise considérablement sa relation avec le jeune noble vénitien.⁶ A ce propos, Bruno Capaci parle de 'maquillage' de l'écriture de la Wynne qu'elle aurait pratiquée dans le but de sauver sa réputation.⁷ En novembre 1760, Giustiniana rentre en Italie, d'abord à Padoue, ensuite à Venise. Apparemment les deux amants ne se seraient plus rencontrés, exception faite de manifestations officielles.

Andrea Memmo s'engage ensuite dans une carrière diplomatique et politique au service de la Sérénissime et Wynne épouse secrètement, le 4 novembre 1761, Philipp Joseph von Rosenberg Orsini (1691-1765), ambassadeur d'Autriche à Venise de 1754 à 1764. Comme dans sa relation avec Memmo, l'origine sociale de l'auteure pose problème. Le diplomate a du mal à faire accepter son épouse à la cour de Vienne.⁸ Après le décès de son mari en 1765, la veuve vit d'abord en Autriche, à Klagenfurt, elle fait ensuite un autre voyage à Paris avec Cassandra Gronemann, musicienne originaire de Vienne et épouse de son frère William Wynne.⁹ Ensuite, Giustiniana retourne à Venise. Nous possédons relativement peu d'informations sur sa vie en Autriche, exception faite de l'article d'Eva Faber. Dans les années 1780, Giustiniana commence à écrire, soutenue par le librettiste Bartolomeo Benincasa (1746-1816) et le sénateur Angelo Quirini, ou Querini (1721-1796), mécène et amateur des arts. Ce dernier tenait des assemblées littéraires et artistiques dans sa villa près de Padoue, un salon également fréquenté par Alberto Fortis, Ippolito Pindemonte et Bartolomeo Benincasa.¹⁰ Né à Modène, Benincasa arrive à Venise vers 1780. Selon le critique Bruno Brunelli, il aurait été au service de l'ambassadeur Cesareo Giacomo Durazzo, successeur politique et diplomatique du défunt mari de Giustiniana Wynne. A propos de la relation entre la veuve et Benincasa, Brunelli affirme:

Giustiniana tenait à sauver les apparences et à ne pas compromettre son statut, qu'elle avait acquis avec tant d'efforts. Pour cette raison, elle faisait passer Benincasa pour son administrateur. [...] La Comtesse ne pouvait rester longtemps sans chevalier servant¹¹ [...] En fait, Benincasa fut l'ultime amour de Giustiniana. Il l'accompagna jusqu'à la tombe.¹² Dans une lettre à Aurelio Bertola, Giustiniana évoque effectivement sa relation avec Benincasa avec une certaine passion: '[...] en vérité, il est le plus doux, le plus honnête, le plus adorable des hommes. Je l'aime infiniment'.¹³

Nous savons en tout cas, grâce à la correspondance de Giustiniana Wynne,¹⁴ que Benincasa l'a aidée dans son travail littéraire en copiant et corrigeant ses manuscrits. Cela vaut notamment pour *Les Morlaques* ainsi que pour la seconde version de *l'Altichiero*, la description de la villa de leur ami Angelo Quirini.¹⁵ Par ailleurs, les lettres que l'auteure écrit durant les années de la genèse du roman *Les Morlaques* à ses amis Aurelio Bertola et Elisabetta Mosconi nous permettent de retracer les étapes de la naissance de cette œuvre et notamment sa manière de concevoir son statut de femme auteur.¹⁶

Nous pouvons également tirer quelques informations sur les rapports entre Wynne et Benincasa à partir des lettres que ce dernier envoie durant les années 1791 et 1792 à Giuseppe Gradenigo, inquisiteur de l'Etat vénitien. Benincasa a en effet assumé auprès de la République le rôle d'espion,¹⁷ chargé notamment de rapporter les informations qu'il pouvait tirer de ses nombreuses relations avec les étrangers, les diplomates et autres émigrés, notamment les émigrés français. Dans sa correspondance avec l'Inquisition, Benincasa évoque régulièrement son amie qui semble collaborer à ses activités d'espionnage, comme le démontre la lettre du 26 mai 1791:

Questa mattina di ritorno da Vicenza. L'ambasciatore di Spagna coll'inseparabile suo Sig. Campos ha fatto una lunga visita alla Dama, con cui sono, e la nostra conversazione mi ha somministrato ho l'onore di rassegnare.

(Ce matin, de retour à Vicenza. L'ambassadeur d'Espagne avec son inséparable Signor Campos a fait une longue visite à la Dame [Giustiniana Wynne] avec laquelle je suis et j'ai l'honneur de vous résumer la conversation que nous avons eue à ce sujet.)¹⁸

Benincasa reçoit bon nombre d'illustres étrangers dans la maison de Wynne qui, à son tour, entretient des relations étroites avec l'ambassadeur de France, comme en témoigne une lettre qu'elle envoie à Elisabetta Mosconi-Contarini le 24 juin 1790.¹⁹

Dans ses lettres aux Inquisiteurs, Benincasa emploie, pour évoquer Giustiniana Wynne, des termes du plus grand respect, notamment quand il demande²⁰ à Gradenigo de pouvoir rester à Padoue afin d'être en mesure d'accompagner son amie désormais agonisante. Ainsi, nous avons une description assez minutieuse des derniers jours de l'Anglo-Italienne durant lesquels Benincasa fut un compagnon fidèle; la relation se termine par une nécrologie élogieuse le lendemain de son décès,²¹ le 22 août 1791, survenu probablement des suites d'une tumeur à l'utérus.

Son œuvre littéraire, entièrement rédigée en français, comporte entre autres un roman de mœurs intitulé *Les Morlaques* (1788),²² qui a fait sa renommée comme auteure.²³ Elle publie, en 1785, à Londres, ses *Pièces morales et sentimentales*. Dans cet ouvrage,²⁴ Giustiniana Wynne donne maintes réflexions personnelles, qui s'inspirent de sa propre vie et de ses intérêts. Une lettre qu'elle adresse à sa nièce Maria-Augusta Wynne fait office de préface, dans laquelle l'écrivaine développe ses idées par rapport au statut et à l'identité d'auteure. Ses réflexions témoignent de l'intérêt qu'elle porte à la condition féminine, aux rapports entre les sexes et aux questions de sociabilité. Dans le chapitre intitulé 'Mes premiers voyages', Wynne fait le récit de ses rapports avec Andrea Memmo et de ses séjours à Paris et à Londres qui suivent leur relation illégitime. Contrairement à ce que nous apprenons de l'échange épistolaire avec son amant, publié par Nancy K. Isenberg, cette période de sa vie est quelque peu embellie dans ses *Pièces morales* et donne matière à réflexion sur les âges de la vie d'une femme, et notamment sur sa vieillesse; un sujet qui est d'ailleurs récurrent dans cet ouvrage. L'aspect de l'écriture 'autobiographique' dans les *Pièces morales* a déjà été traité par Bruno Capaci,²⁵ qui lit l'ouvrage entier comme une autobiographie ou plutôt comme un 'testament humoristique d'une dame d'un certain âge à sa nièce selon le modèle des réflexions curieuses qui sont de nature digressive',²⁶ qui aurait été écrit dans le but de servir de guide de comportement à la nièce.²⁷

Véronique Church Duplessis, à son tour, a analysé le proto-féminisme et la portée morale de ce recueil protéiforme dans son mémoire de Master accessible sur Internet.²⁸ Pour ces raisons, nous nous limitons ici à ne citer que les propos de l'écrivaine au sujet de la condition des femmes auteurs dans le chapitre introductif des *Pièces morales*, dédié explicitement à sa nièce Maria-Augusta Wynne:

La liberté des idées est un don de la nature, auquel tous les hommes participent, mais que peu parmi eux savent mettre à profit: même en cela notre sexe peut agir plus librement que l'autre. Il y a un libertinage d'esprit, comme de cœur: et il est permis à une femme de se livrer en toute sûreté au premier, parce qu'elle n'excite point de jalousie, et ne produit par-là aucun désordre dans la société. Une femme bel esprit est regardé dans le monde comme un feu follet, qui brille sans brûler, et qui peut s'arrêter à tout sans rien endommager. C'est le concours des opinions qui cause les rivalités: il n'y aura jamais autant de femmes qu'il se trouve d'hommes en concurrence d'une réputation. Une femme s'arrange-t-elle pour écrire, toutes les préventions sont en sa faveur: le mauvais est passable; le bon est sublime. Je m'étonne comment elles négligent entièrement cet heureux genre de renommée, dont leur amour propre tirerait de grands secours.²⁹

Pour mieux apprécier la hardiesse de ces propos dont est absent tout topos de modestie qu'on retrouve d'habitude dans le discours auctorial des femmes, nous nous proposons de les opposer à la position de Germaine de Staël à ce sujet:

La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger, ni avec la générosité d'un adversaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur; et dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur, ni celles de la bonté.³⁰

La correspondance de Giustiniana Wynne nous permet en effet de comprendre, du moins en partie, sa présentation de la condition de la femme auteur qui est située dans un contexte bien précis, à savoir celui de la Sérénissime de la fin du XVIII^e siècle où les auteures ne font pas légion. Exception faite d'Elisabetta Caminer Turra (1751-1796)³¹ et Luisa Bergalli Gozzi (1703-1779),³² connues comme traductrices et journalistes et d'Isabella Teotochi Albrizzi (1763-1836) dont les *Portraits littéraires* (1807) relèvent cependant plutôt du début du XIX^e siècle, Giustiniana Wynne est la seule romancière dans ce champ littéraire. Ses commerces épistolaires nous montrent ainsi la manière dont l'écrivaine exploite ses relations afin de se créer un statut et une identité d'auteure.

Après un bref aperçu méthodologique, nous présenterons les correspondances qui font l'objet de cette contribution et analyserons, par la suite, quelques lettres exemplaires qui démontrent avant tout comment Giustiniana Wynne y façonne et négocie son crédit en tant que femme auteur.

II. Économie relationnelle et commerce épistolaire au XVIII^e siècle. Un aperçu méthodologique

Dans son ouvrage récent, *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Antoine Lilti³³ propose une lecture sociale du mouvement des Lumières qui a laissé place à une conception plus souple de la société de l'Ancien Régime, plus attentive aux pratiques, aux interactions, aux échanges et aux réseaux, aux formes et aux catégories de l'expérience.³⁴ Quant à la problématique de la création de réseaux, il se réfère aux travaux de Clare Haru Crowston³⁵ qui postule l'analogie entre le crédit économique et le crédit moral quant à la création de valeur qui peut être aussi bien économique que personnelle. Ses travaux sur les marchandes de mode de l'Ancien Régime permet ainsi de concevoir l'économie relationnelle telle qu'elle se manifeste dans le commerce épistolaire de l'Ancien Régime,³⁶ et qui sert à négocier le crédit, donc la valeur auprès de l'interlocuteur, à des fins émotionnelles, politiques, symboliques ou matérielles. Le commerce épistolaire est ainsi un terrain d'échange de savoirs, d'opinions et de sentiments à travers lequel se forge l'identité des interlocuteurs. Dans ce sens, le terme d'amitié semble essentiel:

Puisque ces relations amicales s'ancrent dans un éthos égalitaire qui veut qu'à l'instar d'Aristote, l'on considère son correspondant comme un autre soi-même, l'amitié sert à l'individu de moyen pour objectiver et pour affirmer ses valeurs propres par le choix qu'il fait de tel ou tel ami.³⁷

L'écriture de soi, telle qu'elle se manifeste dans la correspondance de Giustiniana Wynne témoigne justement de cet effort de vouloir 'affirmer ses valeurs' à travers un réseau d'amis qu'elle entretient avec assiduité. Cela signifie qu'elle va chercher à augmenter son crédit auprès de ses correspondants, et ceci à des buts divers: comme elle manque régulièrement d'argent – la pension léguée par son mari semble insuffisante et elle s'est de plus adonnée au vice du jeu – elle n'hésite pas à demander un soutien financier à

ses amis et correspondants.³⁸ Mais elle négocie également son crédit en matière de reconnaissance, en tant qu'amie, en tant qu'amante et en tant qu'auteure. L'écriture de soi sous forme épistolaire se révèle ainsi une formation identitaire qui passe par les rapports avec les autres.

III. *Lettres de Giustiniana Wynne à William Beckford*

La correspondance qu'entretient Giustiniana Wynne avec William Beckford (1760-1844), qui contient environ quatre-vingts lettres rédigées en langue française dans les années 1780 à 1783,³⁹ s'inscrit dans le courant 'sensible' qui domine la littérature du XVIII^e siècle. Le jeune noble anglais, de vingt ans plus jeune de l'auteure, est un personnage brillant de la haute noblesse anglaise, qui a la réputation d'être bisexuel et qui sera l'auteur d'un récit de voyage en Italie, *Dreams, Waking Thoughts and Incidents* (1783/1834) et d'un roman gothique *Vathek* (1785) dont la première version est d'ailleurs, tout comme les ouvrages de Giustiniana Wynne, composée en français. En 1780, son Grand Tour l'amène à Venise où Giustiniana Wynne et Benincasa lui servent de guide. Suite à un scandale, c'est-à-dire une relation avec un jeune membre de la famille Vendramin (il sagit d'une famille de la haute noblesse vénitienne), il doit quitter la Sérénissime.⁴⁰ Dans les premières lettres, Giustiniana qualifie son rapport avec Beckford d'«amitié tendre»,⁴¹ qu'elle définira plus tard dans les termes de la sensibilité, code littéraire dominant au XVIII^e siècle.⁴²

Rappelez-vous les moments, mon cher B., de mon respectueux silence, de ce silence énergique qui vous montrait toute ma sensibilité que vous excitiez à votre gré, moments que je n'oublierais jamais, moments les plus purs et les plus doux de ma vie. Il y a dans la nature un langage unique pour les âmes privilégiées. Ce langage ne s'exprime que par les sens. J'en suis convaincue.⁴³

Le fait d'invoquer ici sa discrétion dans leurs rapports qu'elle explique dans les termes du langage de la sensibilité, sert à négocier son crédit affectif auprès du correspondant mais constitue également une preuve de la tournure littéraire volontairement donnée à ces lettres, une thèse qui sera confirmée par la suite.

Cependant, le ton de la correspondance démontre bientôt une certaine passion que l'auteure a développée pour le jeune homme:

Qu'avez-vous fait B.? Ma vie ressemblait à ces vastes lacs de certaines contrées lesquels ne contiennent que des eaux mortes. [...] et dont lorsque l'on jette une pierre on trouble la tranquillité au point de susciter les plus horribles tempêtes. [...] Vous avez jeté cette pierre et tout mon être n'est plus que fermentation, qu'orage.⁴⁴

Ainsi, cette correspondance s'inscrit bel et bien dans le courant de l'«amitié passionnée» qui domine la fin du XVIII^e siècle:

Le dernier tiers du siècle est donc bien le temps des amitiés passionnées, du passage du 'vous' au 'tu', qui par sa rareté même signale un lien d'amitié exclusif et privilégié. On ne craint plus le pathos, et la lettre qui avait été un élément de conversation devient un lieu d'introspection où, entraîné par sa plume, le correspondant finit par s'émouvoir de sa propre sensibilité et mouille le papier de ses larmes. Le succès du roman épistolaire déteint sur les correspondances, et même le cas d'affinités plus électives, il peut être malaisé de distinguer l'épanchement spontané du discours d'amitié calqué sur les modèles littéraires.⁴⁵

Le caractère proprement littéraire des lettres de Giustiniana Wynne se démontre également dans les nombreux passages qui mettent la description de la nature au service de la description des états d'âme de l'auteure, à la manière de Rousseau:

J'ai été au déclin du jour sur ma terrasse qui m'offre la vue des vastes plaines de la lagune agitée. Les ondes viennent se rompre avec fracas contre les murs de la maison, et rejettent une écume verdâtre qui les colore. Le ciel au déclin du jour ne montre plus à mes yeux le soleil pâle d'une journée d'automne que le brouillard du matin a peint d'un gris lugubre. Un seul instant j'aperçois les nuages nombreux entassés sur ma tête lambrissées d'un contour du plus beau rouge encadré de l'or le plus pur. Cet aspect majestueux des courtines célestes suspend toutes mes idées, me ravit en admiration, me porte presque à me prosterner. La pompe Auguste se dissipe: L'obscurité s'avance et toute la nature reprend la teinte ténébreuse du brouillard, et de la nuit, aspect qui convient à mon âme et qui la rejette dans ses horreurs et dans son amertume. Je reviens chez moi, et me rejette avec lassitude et tristesse dans ma solitude.⁴⁶

Ce tableau de la lagune de Venise que Wynne trace ici afin de décrire à son correspondant son état dépressif semble en effet plutôt un exercice de style littéraire qu'une expression spontanée de ses sentiments.

En effet, nous trouvons dans ces lettres un certain nombre de pré-textes des *Pièces morales*, comme par exemple des ébauches du chapitre sur les 'Convulsions'⁴⁷ et du conte 'Talisman de la vérité',⁴⁸ des textes donc à l'origine destinés à Beckford. Or, ces lettres démontrent clairement les confins flous entre la lettre authentique et la lettre fictive.

Dans les lettres au jeune Anglais, l'auteure évoque également ses vrais débuts littéraires, à savoir le récit du séjour des comtes du Nord à Venise (le fils et la belle-fille de Catherine II de Russie⁴⁹) sous forme épistolaire:

Vous aurez bientôt ma relation sur le séjour des comtes du Nord à Venise, quoiqu'écrite à la hâte, elle est devenue entre mes mains un petit ouvrage assez long et peut-être faite de [illisible] de la plus part des relations. Je vous l'enverrai d'abord qu'il me sera possible.⁵⁰

En effet, la lettre à Beckford nous apprend que cette relation était destinée, à l'origine, à son ami anglais et non pas à son frère qui vivait à Londres, comme le suggère le titre de la version éditée. Nous ne connaissons pas tous les détails du processus de cette publication, mais la lettre du 2 mars 1782 nous apprend du moins les interventions de la part de l'éditeur, M. Quirini. Très probablement il s'agit ici de son ami Angelo Quirini, sénateur et propriétaire de l'Altichiero:

Proposez-vous, mon cher ami, à exercer votre patience. Il faut me livrer, et me livrer contre-cœur ce qui annonce une prétention qui ne me ressemble guère. Ma narration [La lettre sur la visite des comtes du Nord] a été écrite dans l'exaltation du moment. Quelques tableaux intéressants pour les Vénitiens ont fait naître une curiosité à laquelle je n'ai pu me refuser. Cette relation vous était destinée. L'éditeur m. Querini m'a fait envisager un air de prétention en vous l'adressant qui aurait été impardonnable, outre qu'il aurait donné lieu à des interprétations auquel mon âge et le vôtre aurait prêté trop de ridicule. Je me suis laissée aller à tout ce que l'on exige de moi, mais je n'ai pu me refuser la satisfaction de vous envoyer cette petite brochure de laquelle mon cœur vous fait tout l'hommage. Que fait ici une sensation singulière, et l'on va jusqu'à la nommer relation sentimentale. Sans avoir égard à mon impureté de la langue et du style. Vous trouverez à la fin de l'ouvrage une feuille volante⁵¹ par laquelle cette petite brochure devait être terminée. M. Querini n'a pas permis l'impression pour des raisons politiques qui le regardent. J'ai été fâchée de me voir forcée à cette omission parce que j'avais écrit dans mon orgueil [...].⁵²

A première vue, Wynne semble surprise du succès inattendu de ce texte qu'elle prétend avoir écrit sans aucune intention de publication. Fidèle aux habitudes *topoi* de la modestie, elle se hâte cependant de souligner son orgueil et se livre à la 'prétention'. En effet, le crédit qu'elle a obtenu auprès du public vénitien est tout de suite transformé en monnaie d'échange afin d'obtenir de la reconnaissance et donc du crédit auprès de son ami.

Or, le succès de cette lettre consacrée à la visite des illustres étrangers l'encourage alors à un ouvrage plus complexe qu'elle souhaiterait composer à partir de sa correspondance avec Beckford. En effet, ici se confirme l'impression des frontières floues entre le caractère fictif et authentique de ces lettres: Wynne propose au correspondant un marché d'échange. Elle lui demande de lui restituer ses lettres dans l'objectif d'en faire un roman épistolaire:

L'on a fait une secrète édition de mon petit livre sur le séjour des Comtes du Nord à Venise, et deux traductions italiennes lui ont donné beaucoup de réputation. J'avoue que j'ai la plus grande envie de donner au public votre correspondance, certainement est-ce unique, en lui ôtant tout ce qui pourrait faire connaître les auteurs de l'intrigue. Je pourrais par exemple donner à vos lettres l'air d'un roman. Encore faudrait-il y laisser tout l'intérêt de la passion extraordinaire qui s'y trouve. Alcibiade serait mon héros, vous y seriez dessiné sous ses traits et j'aurais l'orgueil de me nommer Aspasia. Il me faudrait pour cela le recueil de mes lettres. Si vous me croyez capable B. de masquer ce sujet et de ne rien ôter à la douleur, et de la nouveauté, accordez-moi mes lettres desquelles je vous promets d'abord une copie exacte que vous maintiendrez toujours auprès de vous ou mes lettres mêmes si cela vous est agréable. Il est impossible qu'elles puissent être copiées à Londres. Le mystère qu'elles contiennent ne peut être connu que par moi seule. Je me sens la force de vendre ce prétendu roman du plus grand intérêt. Il pourrait être imprimé ici ou à Londres selon votre plaisir mais il me faut mes lettres, sans lesquelles il est impossible que je puisse rien faire. Examinez ma proposition cher B. Et si elle vous est aussi agréable qu'à moi ne perdez point de temps à m'envoyer ces lettres, et soyez sûr que vous n'y serez jamais reconnu, et que vous jouirez d'un plaisir d'autant plus délicieux que vous verrez l'accueil que fera la publication de vos lettres dignes d'être conservées dans la mémoire des hommes sans que vos erreurs vous exposent à la moindre critique. Cette idée m'occupe beaucoup, je vous l'avoue. L'enthousiasme qui accuse en Italie ma lettre écrite sans le moindre soin à laquelle tous les journaux ont fait mention avec enthousiasme m'encourage à m'occuper à cette espèce de gloire [...].⁵³

Ce projet ne semble cependant jamais avoir été réalisé et nous n'avons aucune trace de ce roman. De même, nous ne savons rien au sujet de la réaction du correspondant ou s'il lui a rendu les lettres. L'échange que Wynne propose à l'ami, à savoir de transformer le crédit sentimental en crédit symbolique, démontre cependant la polyvalence du terme 'crédit' dans ce commerce littéraire. C'est à travers sa correspondance privée que Wynne se forge une identité d'auteure dont 'la gloire' est un pilier fondamental.⁵⁴ Cet échange épistolaire montre ainsi que les frontières entre l'expression de sentiments authentiques et la mise à l'oeuvre de modèles littéraires restent floues. Il s'agit ainsi d'une mise-scène 'médiatique' d'une identité féminine.

IV. *Lettres de Giustiniana Wynne à Bertola et à Elisabetta Mosconi*

La correspondance privée, également rédigée en français, de l'auteure avec son amie Elisabetta Mosconi Contarini et avec l'amant de cette dernière, Aurelio de Giorgi Bertola,⁵⁵

qui se trouve sous forme manuscrite à la Bibliothèque Saffi à Forlì,⁵⁶ nous permet de retracer, du moins en partie, la genèse du roman *Les Morlaques* ainsi que d'éclaircir le mystère au sujet d'une éventuelle collaboration de Bartolomeo Benincasa à l'œuvre de Wynne.⁵⁷ La rédaction du roman se fait ainsi entre les années 1785 et 1787. Giustiniana écrit de préférence le matin, à l'Alticchiero, la villa d'Angelo Querini, l'après-midi étant en revanche réservé à des activités de sociabilité:

Jusqu'aux [illisible] l'histoire de mes esclavons, je passe toute la matinée à écrire, l'après-dîner je vois du monde ou je me promène, le soir je lis ou je gronde mes amis ou nous faisons ensemble de l'esprit, mais de cet esprit à bon marché qui n'est amusant que pour la petite société qui le voit dans un instant étinceler et s'éteindre. La manière de vivre est extrêmement exemplaire. Je me lève à treize heures et je me couche à 4.⁵⁸ Je crois mon amie qu'il me sera difficile de vous voir cet automne. Je suis absolument décidée de finir mon ouvrage durant cette villégiature, et ne travaillant que quelques heures le matin, il me faut encore un grand nombre de matinées. Ensuite, il faut que Benincasa mette le tout au net. Il faut que je le préside à tout cela. Je veux vous en amuser ma chère amie et vous devez être contente des efforts de votre Justine.⁵⁹

Dès l'automne 1786, ils entament les travaux de correction ainsi que la copie manuscrite du roman effectuée en effet par Benincasa dont l'écriture est manifestement plus lisible que celle de Giustiniana:

Je passe mon temps fort agréablement ici. Je me couche de très bonne heure, je me lève à 14. Je m'enferme trois ou quatre heures tous les matins. Et mon roman historique, ou conte, ou les Morlaques, est presque fini. Pour le recopier, corriger, et soigner, ouvrage dans lequel Benincasa a sa grande portion de travail, il me faudra encore, il me faudra encore [six/dix ?] semaines, mais cela se fera à Venise.⁶⁰

Ce travail se révèle être de longue haleine puisqu'en été 1747, Giustiniana écrit à son amie Betty:

J'ai besoin de solitude et de la plus grande tranquillité pour donner la dernière main conjointement à Benincasa à mes Morlaques. Peut-être paraîtront-ils cet hiver. Notre ami Pindemonte en a entendu lire quelques échantillons. Il m'en a paru satisfait. L'ouvrage est long, hardi, et il affiche un peu trop la prétention. Je serai beaucoup critiquée, j'en suis sûre. Qu'importe d'avoir toujours gagné d'avoir trompé le temps, et de m'être occupée avec intérêt et c'est toujours beaucoup. Mes amis trouveront, j'espère, dans mon ouvrage quelques uns de ces traits de la sensibilité qui m'est propre et ceux qui leur font excuser la faiblesse du reste.⁶¹

La lettre montre que Giustiniana Wynne donne à lire son ouvrage à des amis experts comme Ippolito Pindemonte (1753-1828), lui-même poète et homme de lettres, afin de s'assurer de la valeur de son travail. Malgré le crédit qu'elle a auprès de ce pair, elle a des doutes par rapport à la réaction de son public et la qualité de son travail.

Or, Giustiniana souligne à plusieurs reprises son engagement personnel pour cet ouvrage pour lequel elle revendique d'ailleurs pleinement la maternité:

Le dernier des enfants des vieilles femmes est toujours celui qu'elles chérissent le plus parce qu'il pourrait les rajeunir. Mes Morlaques en effet, à mon jugement par leur hardiesse et leur air exotique vont me donner toutes les apparences de la fraîcheur et de la jeunesse. Vous les verrez des premiers, ma chère Betty, vous m'en parlerez librement, et le genre d'impression qu'ils vous feront sans la mesure de celle que je pourrais me flatter de faire naître dans une âme sensible.⁶²

Cette métaphore de la maternité revient en effet à plusieurs reprises dans sa correspondance:

C'est la mère qui chérit plus l'enfant les couches duquel ont été les plus difficiles. Le public jugera un jour si ma partialité était juste. J'ignore encore quand je mettrai le public à portée de me contredire ou de me favoriser. Certainement pas avant le printemps prochain. J'ai la tête totalement remplie de mon sujet au point de vous en parler un peu trop. Excusez-moi ma chère Betty.⁶³

Malgré son attachement à son roman, son auteure constate le peu de ressemblance qu'il a avec elle-même:

D'abord que le tout sera en ordre, quoique mes Amis ne seraient pas d'avis de le débiter ici, vous en recevrez un exemplaire de ma main. Je vous demande dès à présent toute votre indulgence pour cette production de votre amie. Très indulgente pour mes enfants qui [?] préférés, je suis une véritable marâtre pour celui-ci. A-t-il raison? Jugez-en ma chère. C'est de mes enfants celui qui me ressemble le moins. Il est sérieux et je suis ordinairement gaie, il est sentencieux, et sa mère n'est que sentiment. Nous n'allons encore pas trop bien ensemble. J'ai taché de lui donner pour compagnon la légèreté afin de lui procurer une vie aisée et délicieuse. [...].⁶⁴

Son investissement personnel la porte cependant toujours à penser à sa gloire. Somme toute, Giustiniana se montre enthousiaste et orgueilleuse de son ouvrage et soucieuse de la réaction du public:

Oh mes Morlaques mes morlaques [...]. C'est ni roman, ni histoire, mais c'est tout un cela ensemble. J'en suis folle et ma folie va jusqu'à perdre toute retenue, toute décence. C'est un ouvrage audacieux, et j'ai la force de vous le répéter. Les Morlaques auront l'effet du chant de Pacchierotti,⁶⁵ ou on les goûtera à l'excès, ou ils ne plairont point. Je crois que je n'écrirai jamais plus à l'avenir. C'est le chant du cygne que vous allez lire. Pardonnez mon sot orgueil. J'ai pris sur moi d'être vraie avec mes intimes amis, je vais dire librement ce que je sens.⁶⁶

Au printemps 1788, Benincasa est toujours en train de recopier le manuscrit alors que Giustiniana a apparemment le projet d'envoyer son 'enfant' à Catherine II afin de lui demander la permission pour la dédicace:

Le pauvre Benincasa s'est mis en tête de tirer lui seul une copie correcte et d'une belle écriture les éternelles Morlaques. [...]. Mes Morlaques feront un grand voyage avant que je sache leur destinée. Il faut que la plus illustre des femmes [Catherine II] à laquelle je désire en faire hommage, les examine et les agrée. Voilà mon secret que je [vais toujours] [vous prier] de garder pour vous seule.⁶⁷

L'entreprise réussit comme le montre sa lettre du 22 juillet 1788:

Vous serez bien aise d'apprendre, ma chère amie, que l'Impératrice de Russie a reçu de la meilleure grâce du monde mon manuscrit et m'a promis de lui dédier son ouvrage. Faites le savoir à notre chevalier Pindemonte, je suis sûre qu'il sera satisfait de l'honneur qu'est accordé à mes Morlaques puisque cet honneur justifie son opinion la première à laquelle j'ai voulu lui soumettre.⁶⁸

Wynne ne se satisfait non seulement de son crédit auprès de ses proches, mais aspire aussi au crédit auprès du pouvoir. Son admiration pour Catherine II se manifeste par ailleurs dans son roman dans lequel l'impératrice sert d'exemple de la grandeur des femmes.⁶⁹ Le crédit qu'elle obtient de Catherine II est d'ailleurs tout de suite mis au service de

l'acquisition de crédit auprès des amis comme le démontre son désir de communiquer cette nouvelle à Pindemonte.

Cette correspondance nous permet ainsi d'élucider quelques points obscurs de la naissance des *Morlaques* et se montre particulièrement éclairante par rapport à la question de l'attribution de l'ouvrage ainsi que par rapport à la question de la dédicace.

L'auteure y affiche par ailleurs une attitude relativement orgueilleuse quant à ses activités littéraires. Le discours auctorial de Giustiniana Wynne comparé à la plupart des discours de ses consœurs paraît donc plutôt exceptionnel. La formation de l'identité de la femme auteur se fait visiblement au moyen de la reconnaissance et de la gloire, donc de l'acquisition de crédit auprès des pairs, des amis et du pouvoir. Or, ce crédit se négocie dans le commerce épistolaire qui, dans le cas de Giustiniana Wynne, comporte des traits littéraires, à leur tour inspirés de la littérature sensible des Lumières, et en particulier du roman épistolaire.⁷⁰ Ainsi, les échanges épistolaires de Wynne démontrent le processus de sa formation identitaire comme amie et comme auteure en tant qu'économie relationnelle qui fonctionne à travers une mise en scène médiatique du 'moi'. Or, au commencement de la modernité, la lettre semble se rapprocher, en quelque sorte, des 'social médias' de nos jours.

NOTES

Open Access funding enabled and organized by Projekt DEAL.

1. Voir Federico Montecuccoli degli Erri, 'Cammei Casanoviani. Personaggi ed eventi legati a Giacomo Casanova visti e narrati in base a documenti inediti', *L'Intermédiaire des Casanovistes*, 6 (2006), 83-97.

2. Voir la biographie romancée d'Andrea di Robilant, *Un amore veneziano* (Milano: Mondadori, 2003).

3. Voir le titre anglais du roman de Robilant: *A Venetian Affair*.

4. Giustiniana Wynne, *Caro Memmo, mon cher frère. Seduzioni epistolari di una giovane Angloveneziana in viaggio per l'Europa nel tempo di Casanova. L'inedito carteggio di Giustiniana Wynne ad Andrea Memmo (1758-1760)*, éd. Nancy Isenberg (Treviso: Editrice Elzeviro, 2010), p.26.

5. Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, éd. Francis Lacassin (Paris: Robert Laffont, 2009), t. VI.149-99.

6. (Madame J. W. comtesse de Rosenberg), *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. comtesse de Rosenberg. Ecrites à une campagne, sur les rivages de la Brenta, dans l'Etat vénitien* (London: J. Robson, New Bond Street, 1785), p.32-47.

7. Bruno Capaci, "'Che vuoi che io faccia della tua sola ammirazione, se ti amo?': Epistolario e autobiografia di Giustiniana Wynne' dans *I cantieri dell'Italianistica. Ricerca, didattica e organizzazione agli inizi del XXI secolo*. Atti del XVIII congresso dell'ADI, éd. G. Baldassarri et al. (Roma: Adi Editore, 2016), p.1-8, <https://www.italianisti.it/publicazioni/atti-di-congresso/i-cantieri-dellitalianistica-ricerca-didattica-e-organizzazione-agli-inizi-del-xxi-secolo-2016/CAPACI.pdf> [le 14 novembre 2021] et Bruno Capaci, "'Un sorriso destramente misurato". Gli opuscoli morali e sentimentali di Giustiniana Wynne', *Ecrire dit-elle. Scrivere lei disse*, éd. P. Caraffi (Bologna: I libri di Emil, 2015), p.79-95.

8. Eva Faber, 'Die Ehe der Gräfin Giustiniana Rosenberg-Wynne (1737-1791)', *Adel im 'langen' 18. Jahrhundert*, éd. Gabriele Haug-Moritz, Hans Peter Hye et Marlies Raffler (Wien: Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009), p.289-310, ici p.298.

9. Faber, 'Die Ehe der Gräfin Giustiniana Rosenberg-Wynne', p.302-5.

10. Pour Bartolomeo Benincasa voir: *Dizionario biografico degli Italiani* (Roma: Istituto dell'Enciclopedia italiana, Treccani, 1960), p.518-22.

11. Il n'est absolument pas clair ce que Brunelli entend ici par 'cavaliere servente'. Pour la pratique du cavalier servant ou sigisbé, voir Roberto Bizzocchi, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia* (Roma: Laterza, 2008).

12. Bruno Brunelli, *Un'amica del Casanova* (Palermo: Sandron, 1923), p.244-5.

13. Lettre de Giustiniana Wynne à Aurelio Bertola de Venise, 31 octobre 1785, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/44.

14. Giustiniana Wynne compose ses lettres, comme ses ouvrages littéraires, quasi uniquement en français. Très peu sont les passages rédigés en italien. Quant à sa maîtrise de l'anglais, elle évoque la question dans le chapitre intitulé 'Mes premiers voyages' qui font partie de ses *Pièces morales*, p.32-46: 'J'ai cultivé le peu d'anglais que j'avais appris, par la lecture des auteurs.'

15. *Altichiero. Par Mad.e J.W.C.D.R. à Padoue* (Venezia: Nicolò Bettinelli, 1787).

16. Lettres de Giustiniana Wynne à Aurelio Bertola, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/39-58, et à Elisabetta Mosconi, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B.59-120.

17. Pour l'espionnage au sein de la République de Venise, voir Paolo Preto, *I servizi segreti di Venezia. Spionaggio e controspionaggio ai tempi della Serenissima* (Milano: Il saggiatore, 2016).

18. Lettre de Bartolomeo Benincasa à Giuseppe Gradenigo, Padoue, 26 mai 1791, Archivio di Stato, Venezia, Inquisitori di Stato, 551 (notre traduction).

19. Giustiniana Wynne à son amie Elisabetta Mosconi-Contarini, du 24 juin 1790, Biblioteca del Museo Correr, Venise: 'L'ambassadrice et l'ambassadeur de France sont ici, je vis beaucoup avec eux au milieu de leurs enfants et de mes petites nièces. J'ai besoin de vivre un peu avec vous et de me trouver dans l'amitié des consolations qui me sont partout ailleurs refusées. Querini e Benincasa vous font leurs compliments. Embrassez pour moi vos charmantes filles.'

20. Lettres de Bartolomeo Benincasa à Giuseppe Gradenigo, Padoue, 15 juin 1791, 17 juin 1791, 18 juin 1791, 26 juin 1791, Archivio di Stato, Venezia, Inquisitori di Stato, 551.

21. Lettre de Bartolomeo Benincasa à Giuseppe Gradenigo, 22 août 1791, Archivio di Stato, Venezia, Inquisitori di Stato, 551: 'È mancata stanotte l'impareggiabile Contessa di Rosenberg. E merito in lei il più raro. Forse l'unico complesso delle qualità più difficile a conoscere in una stessa persona. Grand'ingegno, bellissimo cuore, grazie di spirito, finissimo uso di mondo, squisitezza di tatto, scelte cognizioni, venustissima coltura, e la più spontanea sincera modestia in tanta dovizia, delizia d'ogni società, ornamento del sesso, e opportunissimo Personaggio a Venezia, avesse pur'ella potuto giungere alla più avanzata decrepitezza. La natura ci ha rubati almen vent'anni della dolcissima sua compagnia, essendo morta in età di 54 anni e 7. mesi. Mi sono lasciato trasportare, e le domando perdono di questo sfogo: serve a temprar, nutrendo, il mio giustissimo dolore. Dopo pochissime giorni di respiro, mi rassegnerò ai comandi verso il fin della settimana, prevenendo a tempo, per essere da lei ricevuto. [...] ('Cette nuit est décédée l'incomparable Comtesse de Rosenberg. Est mort avec elle ce qu'il y a de plus rare. Peut-être un ensemble unique des qualités les plus difficiles à connaître dans une même personne. De grands talents et un grand cœur, les grâces de l'esprit, l'usage fin du monde, un tact exquis, des connaissances choisies, une grande culture et la modestie la plus spontanée et sincère dans une grande abondance, le délice de toute société, l'ornement de son sexe et personnage de mérite à Venise. Si seulement elle avait pu arriver à un âge plus avancé. La nature nous a volé au moins vingt ans de cette douce compagnie. Elle est décédée à l'âge de 54 ans et sept mois. Je me suis abandonné au transport et je vous demande pardon de cet oubli. Il sert à tempérer et à nourrir ma juste douleur. Après quelques jours de repos, je reviendrai à vos ordres en fin de semaine, vous prévenant à temps pour être reçu [...] [notre traduction].')

22. Giustiniana Wynne, *Les Morlaques, roman historique, descriptif et poétique en prose* (Modena: Società tipografica, 1788); voir aussi l'édition critique de Catriona Seth et Rotraud von Kulesa (Paris: Classiques Garnier, 2021) et Véronique Church-Duplessis, 'Entre fiction et non-fiction: Le roman anthropologique pour une autre condition féminine', *Narrations genrées. Écrivaines dans l'histoire européenne jusqu'au début du XX^e siècle*, éd. L. Steinbrügge et S. van Dijk (Leuven, Paris: Walpole, 2014), p.227-44; Cvijeta Pavlovic, 'Morlacchism according to the novel *Les Morlaques* by Justine Wynne the Countess Rosenberg-Orsini (Venice, 1788)', *Croatian Journal of Ethnology and Folklore Research*, 35:1 (1998), 255-74; Gilberto Pizzamiglio, 'La Dalmazia tra viaggio e romanzo: Da Alberto Fortis a Giustiniana Wynne', *Questioni odepistiche. Modelli e momenti del viaggio adriatico*, éd. G. Scianatico et R. Ruggiero (Bari: Palomar, 2007), p.353-69.

23. Robert Maixner, 'Traductions et imitations du roman *Les Morlacques*', *Revue des études slaves*, 32:1-4 (1955), 64-79.

24. Rosenberg, *Pièces morales*.

25. Bruno Capaci, 'Giustiniana Wynne', *Prosatori e narratori del Settecento*, éd. A. Battestini (Roma: Istituto Oligrafico, 2006), p.39-120; Nancy Isenberg, 'Seduction, Introspection, Experimentation. The Epistolary Code Switching of Giustiniana Wynne', *Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine*, éd. M. van Strien-Chardonneau et M.-C. Kok Escalle (Amsterdam: University Press, 2017), p.107-22; Capaci, "'Un sorriso destramente misurato", p.79-95; Capaci, "'Che vuoi che io faccia della tua sola ammirazione, se ti amo?", p.1-8.

26. Andrea Battestini (éd.), *Prosatori e narratori del Settecento, avec la collaboration de Bruno Capaci et Silvia Contarini* (Roma: Istituto Oligrafico, 2006).

27. Capaci, 'Giustiniana Wynne', p.39: 'Si può dire che che *la dispositio* dell'opera si distribuisce sui punti essenziali di un'educazione al mondo verificata in base all'esperienza personale dell'autrice. Giustiniana non pretende di fornire alla nipote Augusta un modello di coerenza orale, bensì un saggio della sua visione disincantata delle cose.'

28. Véronique Church-Duplessis, *Vertueuse, mondaine, intellectuelle la féminité selon Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini ou une perspective sur le genre à Venise au XVIII^e siècle*, Mémoire maître en arts en histoire, Université de Montréal, 2008, <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/7687> [le 8 avril 2019].

29. Rosenberg, *Pièces morales*, p.2-3.

30. Germaine de Staël, *De la littérature*, éd. Gengembre et Goldzink (Paris: Garnier Flammarion, 1991), p.339.

31. Voir Rotraud von Kulesa, 'Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) e *L'Europa letteraria*: Alcune riflessioni sulla traduzione', *Circula: Revue d'idéologies linguistiques*, 1-2 (2015), 18-30; Rotraud von Kulesa, 'Elisabetta Caminer Turra. Traductrice, médiatrice et 'organisatrice culturelle', *Femmes écrivains à la croisée des langues 1700-2000*, éd. A. Fidecaro, H. Partzsch, S. van Dijk et al. (Genève: Métis Presses, 2009), p.55-66.

32. Rotraud von Kulesa, 'La traduction italienne de la tragédie *Les Amazones* de Mme du Boccage par Luisa Bergalli Gozzi', dans *La Traduction du discours amoureux 1660-1830*, éd. A. Cointre, F. Lautel et A. Rivara (Metz: Centre d'Etudes de la Traduction, 2006), p.255-67.

33. Antoine Lilti, *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité* (Paris: Gallimard/Seuil, 2019).

34. Lilti, *L'Héritage des Lumières*, p.167.

35. Clare Haru Crowston, *Credit, Fashion, Sex. Economics of Regard in Old Regime France*, (Durham, NC: Duke University Press, 2013); Lilti, *L'Héritage des Lumières*, sur Crowston, p.200-1: 'Elle [Crowston] postule que le crédit moral et le crédit économique sont des mécanismes très semblables, deux façons de produire ou d'estimer la valeur (la valeur des personnes et la valeur des biens). Dans les deux cas, le crédit est à la fois une ressource, qui repose sur la confiance qu'un individu inspire, et une capacité d'action, une puissance. Plus que d'une homologie, qui suppose

deux domaines distincts, il s'agit d'un phénomène unique, d'influence et de pouvoir, articulant étroitement des domaines d'action que les contemporains n'envisagent pas séparément. [...] L'hypothèse que la polysémie du terme 'crédit' n'est ni anecdotique, ni fortuite, qu'elle permet de pénétrer au cœur des mécanismes sociaux de l'Ancien Régime, organisés autour d'un 'régime de crédit'. Celui-ci ne se réduit nullement à un ensemble de transferts monétaires, d'emprunts et de dettes, même insérés dans de complexes réseaux sociaux: il s'agit d'un mécanisme politique, de la forme relationnelle du pouvoir, dont les contemporains avaient parfaitement conscience et qu'ils pratiquaient régulièrement.'

36. Crowston évoque, à ce titre, la correspondance entre Madame de Sévigné et Roger de Bussy-Rabutin, Crowston, *Credit, Fashion, Sex*, p.43-50.

37. Kenneth Loïselle, Gilles Montègre et Charlotta Wolff, 'Ch. VII: Autoreprésentation et partage affectif dans les correspondances', *La Communication en Europe. De l'âge classique aux Lumières*, éd. Pierre-Yves Beaurepaire (dir.) (Paris: Belin, 2014), p.296.

38. Voir par exemple la lettre de Wynne à Elisabetta Mosconi, s.l.n.d., Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B., 62/III, et la lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, Mira, 10 maggio 1781, Biblioteca Nazionale di Firenze, carte varie, 68: '– Vous me faites entrevoir mon ami l'espoir de m'appeler en Angleterre de m'appeler auprès de l'Homme que j'aime plus que tous les autres hommes ensemble. Cette idée me transporte et j'ai de la peine à retenir l'espèce de ravissement auquel elle voudrait me livrer. Mais je dois le suspendre. Je dois hésiter encore. Suspendez vous-même cher B. l'espèce de désir que vous avez de me voir auprès de vous et pesez murement ma situation, vos ressources actuelles, et votre bon cœur qui vous séduit peut-être en ma faveur. Je mourrais si je devais vous couter un repentir. Parlons encore plus clairement, il le faut: oh B. qu'exigez-vous de votre malheureuse amie! – ou vous pouvez payer tout d'un coup la somme énorme de mes dettes avec presque la morale certitude que jamais je serais en état de de vous rendre cette somme. Et je cours auprès de vous avec mes 330 livres St. qui me feront vivre comme je pourrai; ou vous n'êtes pas dans le cas de le faire; et j'abandonne à mes créanciers ma petite fortune. Si vous m'assurez que vous aurez soin de moi en Angleterre, et je pars dans la seule confiance de votre parole. Mes créanciers ne me laisseraient pas partir hors de ces deux cas. Je dois vous l'avouer. Un petit appartement, la table la plus mesquine, l'habillement le plus simple est ce qu'il me suffit: mais il me faut un extérieur honnête qui consiste le plus à ce que je crois dans un carrosse, deux domestiques et quelques petits moyens pour être quelquefois dans le monde d'une manière honnête. Je dois vous faire observer encore une chose. Je pourrais être chez Madame votre mère à la campagne, mais je ne pourrais pas y vivre toujours en ville. Cela vous gênerait réciproquement, et vous gênerait vous-même mon Ami, nos entretiens, et notre manière de vivre ne pouvant pas être libre par tout ailleurs que chez moi.'

39. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, Biblioteca Nazionale di Firenze, carte varie, 56-96. La correspondance qui contient, de la part de la jeune femme, environ quatre-vingts lettres rédigées dans les années 1780 et 1783, démontre la nature quasi passionnelle de leur relation.

40. William Beckford, *Dreams, Waking Thoughts and Incidents*, éd. Robert G. Gemmet, (Rutherford: Fairleigh Dickinson University Press, 1971), p.16.

41. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, du 16 novembre 1780, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 60.

42. Frank Baasner, *Der Begriff der 'sensibilität' im 18. Jahrhundert. Aufstieg und Niedergang eines Ideals* (Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 1988).

43. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, du 23 octobre 1781, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 79.

44. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, s.l.n.d, probablement de 1781, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 88.
45. Loïselle, Montègre et Wolff, 'Ch. VII: Autoreprésentation et partage affectif dans les correspondances', p.296-7.
46. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford, du 25 octobre 1781 (?), Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 85.
47. Rosenberg, *Pièces morales*, p.173-85.
48. Rosenberg, *Pièces morales*, p.186-94. Les ébauches de ces deux chapitres des *Pièces morales* se trouvent dans la lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford du 14 octobre 1780, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 58.
49. Giustiniana Wynne, *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme la comtesse douairière des Ursins, et Rosenberg à Mr. Richard Wynne, son frère à Londres* (Venezia: 1782).
50. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford du 9 février 1782, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 89.
51. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé trace de cette feuille volante.
52. Lettre de Giustiniana Wynne à William Beckford du 2 mars 1782, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 90.
53. Giustiniana Wynne à William Beckford, Venise, 3 avril 1782, Biblioteca Nazionale di Firenze, busta 91.
54. Le projet de la publication de cette correspondance sous la direction de Rotraud von Kulesa et Catriona Seth qui, à son tour, est à la recherche des réponses de Beckford en Angleterre, est en cours.
55. Pour les lettres d'Elisabetta Mosconi à Bertola voir Luisa Ricaldone (éd.), *Al mio caro ed incomparabile amico. Lettere di Elisabetta Mosconi Contarini all'abate Aurelio De' Giorgi Bertola* (Padova: Editoriale Programma, 1995).
56. Lettres de Giustiniana Wynne à Aurelio de' Giorgi Bertola, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/39-58; lettres de Giustiniana Wynne à Elisabetta Mosconi, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/59-120. Les lettres qui ne sont pas toutes datées vont de 1785 jusqu'en 1788. Pendant cette période Giustiniana vit principalement entre Venise, Padoue et l'Altichiero de Quirini. En raison de l'écriture de l'auteur qui est plutôt difficile à déchiffrer, nous n'avons pas réussi à en transcrire l'intégralité. Les passages douteux, voire illisibles sont mis entre crochets.
57. Pour les détails de la genèse du roman, voir l'édition critique du roman *Les Morlaques* par Catriona Seth et Rotraud von Kulesa (Paris: Classiques Garnier, 2021), p.17-23.
58. Les horaires posent problème dans la mesure où ils n'existent pas au XVIII^e siècle.
59. Lettre à Elisabetta Mosconi, Altichiero, le 20 octobre 1786, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/81.
60. Lettre à Elisabetta Mosconi, Altichiero, le 4 octobre 1786, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/82.
61. Lettre à Elisabetta Mosconi, Altichiero, le 11 juillet 1787, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/93.
62. Lettre à Elisabetta Mosconi, Padoue, le 15 octobre 1787, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B.62/97.
63. Lettre à Elisabetta Mosconi, Padoue, le 17 octobre 1787, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/98.
64. Lettre à Elisabetta Mosconi, Padoue, le 3 octobre 1787, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B [99].

65. Gasparo Pacchiarotti, né en 1740 à Fabriano (Marches) et mort en 1821 à Padoue, est le castrat italien le plus célèbre de la fin du XVIII^e siècle.

66. Lettre à Aurelio Bertola, Venise, le 28 janvier (?), Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B.62/44.

67. Lettre à Elisabetta Mosconi, s.l.n.d., Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B 63/101.

68. Lettre à Elisabetta Mosconi, Altichiero, le 22 juillet 1788, Biblioteca Saffi, Forlì, Raccolte Piancastelli, Carta Romagna, B. 62/111.

69. Voir l'introduction à l'édition critique du roman, Wynne, *Les Morlaques*, p.38-42.

70. Voir Wynne, *Caro Memmo, mon cher frère*, p.28-9.

ROTRAUD VON KULESSA, professeure ordinaire de littératures française et italienne à l'université d'Augsburg, est spécialiste des auteures du XVIII^e siècle, notamment de Françoise de Graffigny, Marie Leprince de Beaumont, Anne-Marie du Boccage, Elisabetta Caminer Turra, Luisa Bergalli Gozzi et Giustiniana Wynne.